

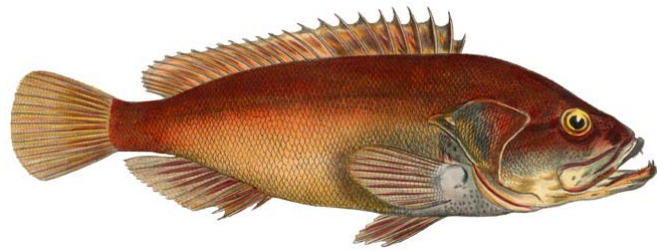
Nicolas Dickner

NIKOLSKI



alto

1989



Anomalie magnétique

Mon nom n'a pas d'importance.

Tout débute au mois de septembre 1989, vers sept heures du matin.

Je dors encore, recroquevillé dans mon sac de couchage, étendu à même le plancher du salon. Autour de moi s'entassent les boîtes de carton, les tapis enroulés, les meubles à moitié démontés et les coffres à outils. Plus rien sur les murs, que les taches claires laissées par des cadres suspendus là de trop nombreuses années.

Par la fenêtre, on entend le rythme monotone des vagues qui déferlent sur les galets.

Chaque plage possède une signature acoustique particulière, qui varie selon la force et la longueur des vagues, la nature du sol, la morphologie du paysage, les vents dominants et le taux d'humidité dans l'air. Impossible de confondre le murmure feutré de Mallorca, le roulement sonore des cailloux préhistoriques du Groenland, la musique des plages coralliennes du Belize ou le grondement sourd des côtes irlandaises.

Or, le ressac que j'entends ce matin est aisément identifiable. Cette rumeur grave, un peu grossière, le son cristallin des galets volcaniques, le retour de vague légèrement asymétrique, l'eau riche en matières nutritives – il s'agit de l'inimitable ressac des îles Aléoutiennes.

J'entrouvre l'œil gauche en maugréant. D'où provient cet invraisemblable bruit? L'océan le plus proche se trouve à plus de mille kilomètres d'ici. D'ailleurs, je n'ai jamais mis les pieds sur une plage.

Je m'extirpe du sac de couchage et titube jusqu'à la fenêtre. Accroché aux rideaux, je regarde la benne à ordures s'arrêter devant notre bungalow dans un couinement d'air comprimé. Depuis quand les moteurs diesels imitent-ils le ressac?

Douteuse poésie de banlieue.

Les deux vidangeurs sautent de leur véhicule et considèrent, interdits, la montagne de sacs empilés sur l'asphalte. Le premier fait mine de les compter, l'air accablé. Je m'inquiète soudain: aurais-je enfreint un règlement municipal limitant le nombre de sacs de vidange par maison? Le second vidangeur, beaucoup plus pragmatique, entreprend de remplir le camion. Il se moque manifestement de la quantité de sacs, de leur contenu ou de l'histoire qui les entoure.

Il y a exactement trente sacs.

Je les ai achetés à l'épicerie du coin – un moment de magasinage que je n'oublierai pas de sitôt.

Planté dans l'allée des produits ménagers, je me demandais combien de sacs à déchets seraient nécessaires pour contenir les innombrables souvenirs que ma mère avait accumulés depuis 1966. Quel volume pouvait bien occuper trente années d'une vie? Je rechignais à faire l'indécemment calcul. Quelles que fussent mes estimations, je craignais de sous-estimer l'existence de ma mère.

J'avais jeté mon dévolu sur une marque qui semblait assez résistante. Chaque paquet contenait dix révolutionnaires sacs à ordures en ultra-plastique d'une contenance de 60 litres.

J'en ramassai trois paquets, pour un total de 1800 litres.

Ces trente sacs se sont avérés suffisants – bien qu'il m'ait parfois fallu insister avec la plante du pied– et maintenant les vidangeurs s'emploient à les catapulter dans la gueule du camion. De temps à autre, une lourde mâchoire d'acier écrase les déchets en poussant des grognements de pachyderme. Rien à voir avec le poétique bruissement des vagues.

Mais toute cette histoire, puisqu'il me faut la raconter, a commencé avec le compas Nikolski.

~

Ce vieux compas a refait surface au mois d'août, deux semaines après les funérailles.

L'interminable agonie de ma mère m'avait épuisé. Dès le premier diagnostic, ma vie s'était transformée en véritable course à relais. Jour et nuit, je faisais la navette entre la maison, le travail et l'hôpital. Je ne dormais plus, je mangeais de moins en moins et j'avais perdu près de cinq kilos. On aurait pu croire que je me débattais moi-même avec les métastases – mais aucune méprise possible: ma mère était morte au bout de sept mois, me laissant le monde entier sur les épaules.

J'étais vidé, hors focus, mais pas question de baisser les bras. Sitôt évacuées les paperasseries, j'entamai le dernier grand ménage.

Je ressemblais à un survivaliste, retranché dans le sous-sol du bungalow avec mes trente sacs de vidange, une solide provision de sandwichs au jambon, plusieurs litres de jus d'orange surgelé et le FM en sourdine. Je me donnais une semaine pour réduire à néant cinq décennies d'existence, cinq placards de babioles écrasées sous leur propre poids.

Pareil ménage peut sembler sinistre et revanchard. Qu'on me comprenne bien: je me retrouvais soudain seul au monde, sans amis ni famille, avec l'urgente nécessité de continuer à vivre. Il fallait larguer du lest.

J'attaquai les placards avec le sang-froid d'un archéologue, subdivisant les souvenirs en catégories plus ou moins logiques:

- une boîte de cigarillos remplie de coquillages;
- quatre liasses de coupures de presse sur les radars américains en Alaska;
- un vieil appareil InstaMatic 104;
- plus de 300 photos prises avec ledit InstaMatic104;
- plusieurs romans de poche copieusement annotés;
- une poignée de bijoux bon marché;
- des lunettes fumées roses à la Janis Joplin.

J'expérimentais une troublante remontée dans le temps: plus je m'enfonçais dans les placards,

moins je reconnaissais ma mère. Ces objets poussiéreux appartenait à une lointaine vie antérieure, témoignaient d'une femme que je n'avais jamais rencontrée auparavant. Leur masse, leur texture, leur odeur s'insinuaient dans mon esprit et parasitaient mes propres souvenirs.

Ma mère se réduisait désormais à un tas d'artefacts déconnectés, exhalant la boule à mite.

J'étais irrité par la tournure des événements. Ce qui ne devait être qu'un simple coup de balai se transformait peu à peu en épreuve initiatique. J'anticipais avec impatience le moment où j'atteindrais le fond des placards, mais leur contenu semblait inépuisable.

C'est alors que je trouvai une épaisse liasse de journaux personnels – quinze cahiers à couvertures flexibles remplis d'une prose télégraphique. Je repris espoir. Peut-être ces journaux me permettraient-ils de rassembler les différentes pièces du puzzle?

Je classai les cahiers en ordre chronologique. Le premier débutait le 12 juin 1966.

Ma mère avait pris la route de Vancouver à dix-neuf ans, considérant qu'une rupture familiale digne de ce nom se jugeait au kilométrage et que la sienne méritait de se mesurer en continent.

Elle s'était enfuie un 25 juin à l'aube en compagnie d'un hippie nommé Dauphin. Les deux comparses partageaient les frais d'essence, les quarts à la roue et les longues bouffées sur de petits joints roulés serrés comme des cure-dents. Lorsqu'elle ne conduisait pas, ma mère écrivait dans son cahier. Son écriture, d'abord bien propre et ordonnée, commença vite à s'enrouler et se dérouler, à dessiner des vagues et des volutes de THC.

Au début du deuxième cahier, elle se réveillait seule sur Water Street, à peine capable de baragouiner l'anglais. Munie d'un calepin, elle entreprit de communiquer par idéogrammes, alternant les croquis et les gestes. Dans un parc elle rencontra une bande d'étudiants en arts plastiques occupés à plier de microscopiques raies Manta en origami avec du papier psychédélique. Ils l'invitèrent à partager leur appartement surpeuplé, leur salon plein de coussins et le tiers d'un lit déjà occupé par deux autres filles. Chaque nuit, vers deux heures du matin, elles se cordaient toutes les trois sous les draps et fumaient des rouleuses en discutant de bouddhisme.

Ma mère jurait de ne jamais retourner sur la côte Est.

Si les premières semaines à Vancouver étaient relatées avec un luxe de détails, la suite de son périple devenait de plus en plus elliptique, les exigences du nomadisme supplantant visiblement celles de la narration. Elle ne restait jamais en place plus de quatre mois, partant précipitamment pour Victoria, puis Prince Rupert, San Francisco, Seattle, Juneau et mille autres lieux qu'elle ne se souciait pas toujours d'identifier clairement. Elle gagnait sa croûte grâce à de misérables expédients: elle offrait aux passants des poèmes de Richard Brautigan, vendait des cartes postales aux touristes, jonglait, nettoyait des chambres de motel, volait dans les supermarchés.

Son aventure avait duré de la sorte pendant cinq ans. Puis, en juin 1972, nous nous étions présentés à la gare centrale de Vancouver avec deux énormes sacs militaires remplis à craquer. Ma

mère avait acheté un billet de train pour Montréal et nous avons traversé le continent en sens inverse, elle recroquevillée dans son siège, moi lové dans les profondeurs de son utérus, imperceptible virgule d'un roman encore à écrire.

Dès son retour, elle s'était brièvement réconciliée avec mes grands-parents, trêve stratégique dont le but était d'obtenir la caution bancaire nécessaire pour acheter une maison. Peu après, elle faisait l'acquisition d'un bungalow à Saint-Isidore Junction, à deux pas de Châteauguay, dans ce qui deviendrait la couronne sud de Montréal mais qui, à l'époque, conservait encore l'apparence d'un coin de campagne, avec ses maisons ancestrales, ses champs en friche et une impressionnante population de porcs-épics.

Désormais assujettie à son hypothèque, elle avait dû dénicher un travail dans une agence de voyages de Châteauguay. Cet emploi avait paradoxalement provoqué la fin de sa jeunesse vagabonde et, par conséquent, de sa série de journaux personnels.

Le dernier journal se terminait sur une page non datée des environs de 1972. Je le refermai, songeur. De toutes les omissions qui rythmaient la prose de ma mère, la plus importante était Jonas Doucet.

Il ne subsistait de ce géniteur évanescent qu'une liasse de cartes postales rédigées d'une main indéchiffrable, dont la dernière remontait à l'été 1975. J'avais souvent essayé de percer le secret de ces cartes, mais on ne pouvait rien comprendre à de pareils hiéroglyphes. Même les sceaux de la poste en révélaient davantage, jalons d'une trajectoire qui partait du sud de l'Alaska, montait vers le Yukon, redescendait vers Anchorage et se terminait dans les Aléoutiennes – plus exactement sur la base militaire où mon père avait trouvé du travail.

Sous la pile de cartes postales se trouvait un petit paquet chiffonné et une lettre de l'US Air Force.

La lettre ne m'apprit rien de neuf. Le paquet, en revanche, illumina des fosses oubliées de ma mémoire: aujourd'hui tout plat, il avait jadis contenu une boussole envoyée par Jonas pour mon anniversaire. Cette boussole me revint à l'esprit avec une précision étonnante. Comment avais-je pu l'oublier? Unique preuve tangible de l'existence de mon père, elle avait été l'étoile polaire de mon enfance, l'instrument glorieux avec lequel j'avais traversé mille océans imaginaires! Sous quelle montagne de débris reposait-elle maintenant?

Pris d'une soudaine frénésie, j'écumai tous les coins du bungalow, vidant tiroirs et armoires, regardant derrière les bahuts et sous les tapis, rampant jusque dans les réduits sombres.

Je retraçai la boussole à trois heures du matin, coincée entre un scaphandrier d'aquarium et une benne à ordures vert pomme, au fond d'une boîte de carton juchée sur deux solives du grenier.

Les années n'avaient pas amélioré l'apparence de cette pauvre boussole, gadget à cinq dollars trouvé près de la caisse enregistreuse d'une quincaillerie d'Anchorage. Heureusement, le voisinage prolongé des jouets métalliques n'avait pas démagnétisé l'aimant qui s'entêtait encore faiblement vers (ce qui semblait être) le nord.

Il ne s'agissait pas d'une boussole à proprement parler, mais plutôt d'un compas de marine miniature, composé d'une sphère de plastique transparente remplie d'un liquide clair dans lequel flottait une seconde sphère aimantée et graduée. L'inclusion d'une sphère dans une autre, à la manière d'une minuscule poupée gigogne, assurait une stabilité gyroscopique à l'épreuve des pires tempêtes: peu importe la force des vagues, le compas garderait le cap et l'horizon.

Je m'endormis dans le grenier, la tête enfoncée dans un cumulus de laine minérale rose bonbon, le compas posé sur mon front.

À première vue, ce vieux compas semble parfaitement banal, pareil à n'importe quel autre compas. Un examen plus attentif permet toutefois de constater qu'il n'indique pas tout à fait le nord.

Certaines personnes prétendent conserver en tout temps une conscience précise du nord. Moi, je suis comme la plupart des gens: il me faut un point de repère. Lorsque je m'assieds derrière le comptoir de la librairie, par exemple, je sais que le nord magnétique se trouve à 4 238 kilomètres en ligne droite derrière l'étagère des Bob Morane – ce qui, dans la réalité, correspond à l'île Ellef Ringnes, caillou perdu dans l'immense Archipel de la Reine Elizabeth.

Or, au lieu de pointer en direction de l'étagère des Bob Morane, mon compas pointe un mètre cinquante à gauche, en plein milieu de la porte de sortie.

Il arrive certes que le champ magnétique de la planète subisse des distorsions locales et que le nord ne paraisse plus tout à fait à sa place. Les causes possibles de telles anomalies sont nombreuses: un gisement de fer dans la cave, la tuyauterie de la salle de bain du voisin d'en haut, l'épave d'un transatlantique enfouie sous l'asphalte de la rue Saint-Laurent. Malheureusement, aucune de ces théories ne tient la route, puisque mon compas pointe à gauche du nord peu importe l'endroit où je le consulte. Ce constat entraîne deux questions embêtantes:

- Quelle est la cause de cette anomalie magnétique?
- Vers où (diable) ce compas pointe-t-il?

Le sens commun suggérerait que mon imagination constitue la principale anomalie locale du champ magnétique et qu'il vaudrait mieux faire du rangement plutôt que de rêvasser. Mais les anomalies sont comme les obsessions: toute résistance s'avère inutile.

Je me rappelais vaguement mes cours de géographie, la déclinaison magnétique, le tropique du cancer, l'étoile polaire. Il était temps de mettre en pratique ce savoir oublié. Muni d'une pile de livres de géographie et d'une panoplie de cartes à différentes échelles, j'entrepris de déterminer vers où pointait exactement mon compas.

Après de fastidieux calculs, j'arrivai à une déclinaison de 34° à l'ouest du nord. En suivant cette direction, on traversait l'île de Montréal, l'Abitibi et le Témiscamingue, l'Ontario, les prairies, la Colombie-Britannique, l'archipel Prince of Wales, la pointe sud de l'Alaska, un bout de l'océan Pacifique nord et les îles Aléoutiennes, où l'on tombait finalement sur l'île Umnak – et plus précisément sur Nikolski, un minuscule village habité par 36 personnes, 5000 moutons et un nombre indéterminé de chiens.

On pouvait donc déduire que le compas pointait vers Nikolski, réponse qui me satisfaisait assez, bien qu'elle ait le défaut d'obscurcir la question plutôt que de l'éclaircir.

Tout ne peut pas être parfait.

Parfois un client me demande quel est le drôle de gri-gri que je porte au cou. Je réponds:

— Un compas Nikolski.

Le client sourit sans comprendre et change poliment de sujet. Il me demande, par exemple, où sont classés les Bob Morane.

Peut-être faut-il souligner que je ne travaille pas dans un institut de géographie ou dans un magasin de globes terrestres?

En fait, S.W. Gam inc. est un commerce exclusivement consacré à l'acquisition, la mise en valeur et la revente du livre usagé. Une bouquinerie, en somme. Madame Dubeau, mon estimée patronne, m'a embauché à l'automne de mes quinze ans. Je recevais alors un misérable 2,50\$ de l'heure, salaire que j'acceptais de bonne grâce afin de trôner au milieu de tous ces livres sans autre responsabilité que de lire.

Je travaille ici depuis maintenant quatre ans, une période qui tend à paraître passablement plus longue qu'en réalité. Entre-temps, j'ai quitté mes études, ma mère est morte et mes rares amis d'enfance se sont volatilisés. L'un d'entre eux a déguerpi en Amérique centrale au volant d'un vieux Chrysler et on ne l'a jamais revu. Un deuxième étudie la biologie marine dans une université norvégienne. Aucune nouvelle de lui. Quant aux autres, ils sont tout simplement disparus, avalés par le cours des choses.

Moi, je suis toujours assis derrière le comptoir de la librairie, où je jouis cependant d'une vue imprenable sur la rue Saint-Laurent.

Mon travail s'apparente davantage à une vocation qu'à une carrière normale. Le silence incite à la méditation, le salaire relève du vœu de pauvreté – quant aux outils de travail, ils tiennent du

minimalisme monastique. Pas de caisse enregistreuse électronique dernier cri, tous les prix sont calculés à la mitaine, bonnes vieilles additions griffonnées sur le premier bout de papier qui se présente. Pas d'inventaire informatisé non plus: je suis moi-même l'ordinateur et je dois me souvenir sur demande du dernier endroit où j'ai aperçu, par exemple, cette traduction de *Dharma Bums* en espéranto. (Réponse: derrière la tuyauterie du lavabo des toilettes.)

Le boulot n'est pas aussi simple qu'il y paraît: la librairie S.W. Gam est un de ces coins du cosmos où les humains ont depuis longtemps perdu le contrôle sur la matière. Chaque étagère supporte trois épaisseurs de livres et les planchers disparaissent sous des douzaines de boîtes de carton entre lesquelles serpentent d'étroits sentiers aménagés pour la circulation des clients. Le moindre interstice est mis à profit: sous le percolateur, entre les meubles et les murs, à l'intérieur du réservoir de la toilette, sous l'escalier et jusque dans l'exiguïté poussiéreuse de l'entretoit. Notre système de classement est parsemé de microclimats, de frontières invisibles, de strates, de dépotoirs, d'enfers désordonnés, de vastes plaines sans points de repères apparents – complexe cartographie qui repose essentiellement sur la mémoire visuelle, une faculté sans laquelle on ne dure pas longtemps dans le métier.

Mais travailler ici demande davantage que de bons yeux et trois onces de mémoire. Il importe de développer une perception *particulière* du temps. La chose est – comment dire? – que divers avatars de notre bouquinerie coexistent simultanément dans une multitude d'époques différentes, séparés par de très minces ellipses.

Cette image mérite sans doute explication.

Chaque livre qui entre ici peut rencontrer son prochain lecteur à n'importe quel moment de l'histoire de la boutique, aussi bien dans le futur que dans le passé. Lorsqu'elle trie un nouvel arrivage de livres, madame Dubeau consulte sans cesse son *Encyclopédie Lavoisier* – une trentaine de cahiers où elle répertorie toutes les demandes spéciales des clients depuis février 1971 – afin de voir si quelqu'un n'aurait pas, dix ans plus tôt, désiré l'un des livres fraîchement débarqués.

De temps à autre, elle empoigne le téléphone avec un sourire victorieux.

— Monsieur Tremblay? Ici Andrée Dubeau, de la librairie S.W. Gam. Bonne nouvelle, nous avons reçu l'*Histoire de la chasse à la baleine à Fairbanks au dix-huitième siècle!*

À l'autre bout du fil, monsieur Tremblay réprime un frisson. Le voilà brusquement ramené aux icebergs immaculés qui hantèrent ses nuits lors de la canicule de 1987.

— J'arrive tout de suite, marmonne-t-il fiévreusement comme si on lui rappelait un important rendez-vous.

Madame Dubeau rature la demande et referme l'*Encyclopédie Lavoisier*. Mission accomplie.

Je ne peux feuilleter ces épais cahiers sans frémir. Aucun ouvrage ne donne mieux la mesure du temps qui passe: plusieurs clients inscrits dans ces pages sont morts depuis des années, certains n'éprouvent plus le moindre intérêt pour les livres, d'autres ont déménagé en Asie sans laisser d'adresse – et beaucoup ne trouveront jamais l'ouvrage qu'ils convoitaient.

Je me demande parfois s'il existe quelque part une *Encyclopédie Lavoisier* de nos désirs, répertoire exhaustif du moindre rêve, de la moindre aspiration, où rien ne serait perdu ni créé, mais où l'incessante transformation de toutes choses se déroulerait en aller-retour, comme un ascenseur reliant les différents étages de notre existence.

Notre librairie est, en somme, un univers entièrement composé et gouverné par les livres – et il me semblait tout naturel de m'y dissoudre totalement, de vouer mon destin aux milliers de destins dûment empilés sur ces centaines d'étagères.

On m'accuse parfois de manquer d'ambition. Peut-être suis-je simplement atteint d'une légère anomalie magnétique?



Nous voilà presque à la fin du prologue.

Il m'a fallu deux semaines pour remplir les trente sacs de vidange que, ce matin, les vidangeurs enfournent dans leur camion. Mille huit cents litres d'ultra-plastique, trente ans de vie. Je n'ai conservé que le strict minimum: quelques boîtes de souvenirs, des meubles, mes effets personnels. Le bungalow est en vente, deux acheteurs semblent intéressés. L'affaire devrait se conclure d'ici une semaine.

Moi je serai déjà ailleurs, dans mon nouvel appartement de la Petite Italie, juste en face de la statue du vieux Dante Alighieri.

Les vidangeurs ont terminé leur boulot et ils essuient la sueur sur leur front, ignorant tout de l'histoire à laquelle ils viennent de prendre part. Je regarde la benne mâcher les sacs sans effort, avaler ce qui reste de ma mère.

Fin d'une époque – je me retrouve en territoire vierge, sans point de repère. Je regarde nerveusement autour de moi. Le compas Nikolski repose sur plancher, près du sac de couchage, toujours pointé 34° à l'ouest du nord. J'enfile son cordon rouge cerise autour de mon cou.

La benne à ordures s'éloigne. Dans son sillage arrive le camion des déménageurs.